

L'affreuse

Josée Yvon

Number 51, Winter 1992

Le suspense

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15129ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Yvon, J. (1992). L'affreuse. *Moebius*, (51), 43–50.

L'AFFREUSE

Josée Yvon

«Il s'agit toujours d'une femme au minuit d'elle-même»
Aragon

Emma descendit le long du ravin rocheux et dans
une clairière hallucinante, elle aperçut
l'attroupement coloré, mouches autour du cadavre.
Ces éclats de lumière, toutes les rides des
feuilles, toutes les plaies du paysage, aveuglée
dans une vitrine surplongeante.
pourquoi cet homme erre-t-il dans le terrain vague
avec son chien?
et soudain cette immense fatigue, le poids de la
vraie fatigue, faire le vide.

un choc, une chemise mauve, un tee-shirt blanc
fondant sur la fragrance d'épinette. Roulée dans
la mousse, telle une louve des bois, la victime
eut comme un mouvement d'effroi
Tout l'azur teinté, strié plongeait nu-tête dans
la mince éclaircie des longues ombres funestes.
Il y avait mille, vingt ou cinq jours que ce
marais n'avait été foulé par des troupes

hypocrites, avares, curieuses et rapaces.
La dépouille avait été scellée dans un drap comme
un egg-roll.
L'officière écarta les fermiers, piétina les
épines de rat vert épinard et fit signe à son aide
à tout faire, ambulancier.
morte de froid
aussi bien aurait-elle dû vendre ses trois paires
de cils.

dans le «Soldier of Fortune» une petite annonce :
«On demande : parachutiste, ex-commando, soldat,
sécurité, pour travail intéressant à l'étranger.
Téléphone : 334-3663»
ou «Engagez-vous dans l'armée,
visitez les pays lointains
rencontrez des gens intéressants
et tuez-les.»

Elle ramassa ses effectifs et téléphona au numéro
indiqué.
Déprimée, délabrée, dans le grand lac cruel, elle
laissa tomber sa cigarette dans une des nombreuses
bouteilles qui s'enlignaient jusqu'à la porte.
– oui, elle avait été parachutiste dans l'armée
– oui, elle était prête à se battre à l'étranger
– l'entrevue serait pour le lendemain après-midi.
Un petit voyage et faire un peu d'argent, ce que
le docteur lui avait conseillé!
Maintenant deux ans qu'elle vivotait, garde de sécurité,
garde du corps depuis qu'on l'avait
renvoyée de l'armée pour elle ne sait plus combien
de matériel volé.
Elle ouvrit la radio et se versa un whisky
d'écureuil. Le moral revenait, subtil comme ces
plantes aquatiques qui émergent le temps d'un leurre.

Ses fabuleuses expériences de sang-froid, ses
diplômes de jiu-jitsu et sa stature herculéenne
eurent raison de sa condition féminine.
on lui ferait signe dès lundi, elle s'envolerait
vers Lumumbo avec un contingent de deux cents

hommes.

contre son passeport en règle, le gros Jejj Baker derrière son bureau genre-détective-privé presque vide lui remit des billets neufs de mille dollars, pour les préparatifs, ajouta-t-il.

on les appelait «les affreux», ces mercenaires blancs au service d'une armée africaine.

«Toute autorité doit avoir le discernement de faire porter des vêtements spéciaux aux bourreaux, aux exécuteurs des hautes œuvres, afin qu'ils se distinguent bien des autres gens.»
Réforme de la bonne police,
ouvrage datant de 1530.

Le bataillon fut confié à un certain Benito, chef de la résistance noire, et se composait de personnages hétéroclites : mâchoires germaniques, Portugais, Italiens musclés, tireurs d'élite français, Américains désabusés et toute une horde de jeunes gens tirés immédiatement du gymnase ou de l'armée.

Deux super-femmes Treesa «Shotgun» Morley et Emma. Le campement bâillait sous l'épais soleil, désorganisé, avec des cannettes et des armes qui traînaient partout.

à l'aube se joignirent une centaine d'indigènes auxquels on accorda des rations et une paire de bottines. Ils ignoraient tout des fusils-mitrailleurs.

L'assaut devait être donné sur la petite ville de Kampula vers midi.

jamais elle n'avait vu un tel chaos et elle eut comme un suave remords des Forces Armées. s'improvisant «secrétariat» elle se mit à recueillir l'argent qui devait être envoyé aux familles ou à n'importe quelle adresse précieuse qu'on lui remettait.

des regards idiots, ou des sourires hagards, quelques traits psychopathes, en général des monstres

inquiétants portant deux revolvers et une mitraillette Uzi en bandoulière.

L'appât du gain...

pas besoin de cerveau pour combattre; et encore moins pour mourir.

Emma et «Shotgun» se parachutèrent hors du désastre, à la frontière zaïroise.

Sous l'habit de camouflage de «Shotgun» était inscrit sur son tee-shirt avocado

«Suis pilote

La mort vient toujours d'en haut»

Quelques mois plus tard elle s'embusquait dans l'arrière-pays québécois.

elle avait mal commencé sa carrière

à quatorze ans elle sciait les canons, tronçonnait pour ses frères délinquants. Née de cambriolage, c'était pourtant une fille-garçon drue et sans couleur.

et voilà que dans ces pacages dévastés, on lui avait confié le soin de faire régner la loi, c'est-à-dire constater les infractions et en livrer les auteurs.

un tas de paysans du Nord-Ouest, qui renversaient leur épandeur à fumier en plein village ou qui s'enlisaient dans la bouette des fossés pour aller plus vite que leur quota de lait.

Hier, l'employé des rails avait mis le feu à sa cabane ivre

et aujourd'hui les vaches paissaient gloutonnement demain elle irait chercher l'indienne-sorcière pour un accouchement et surveiller la chasse aux rats d'eau.

Elle avait croisé cette beauté-primevère, plus farouche, plus souple que Sandrine Bonnaire qui pouçait à l'embranchement du village avec un pack-sack noir

Emma n'arrêta pas sa Land-Rover

mais reçut un appel du magasin général quelques heures plus tard : la fugueuse avait volé des

biscuits Ritz et une couverture
Le commis l'avait frappé
son nez sur l'égout, son oreille sur le ciment du
trottoir, ce que société n'accepte pas.
c'est alors qu'elle avait nonchalamment décroché
les menottes de sa hanche et couché la délinquante
sur la banquette arrière.
Emma au lieu de l'emmener au dépôt régional
l'avait cachée chez elle dans le sous-sol du
bungalow, bien ficelée.
Emma complètement amorale, voleuse, tricheuse,
menteuse, trompeuse
elle glisse ses mains rocailleuses sur l'échine de
la petite
ces mains décharnées osseuses
qui se tendent vers la bouche qui mordille encore
son jeu de tête éblouissant
Ces mains croches
dont l'os surgit/accolé à la jointure de la
souffrance
chez une main pourtant pas d'homme,
mais si de poussière, de craquelins,
d'ongles rauques, de doigts boudins
presque impersonnels.
Courbe si peu exacte, le petit doigt mordu par l'albatros
le majeur par la cueillette de concombres

une infusion de rhubarbe
ou un électuaire de jus de roses

«À l'ombre de la torture policière se cachent peut-être
des mécanismes psychologiques plus inquiétants.
Le sadisme n'est-il pas une composante normale
de la psychologie humaine? Le tortionnaire est-il
si éloigné de l'homme de la rue? Quel glissement
s'opère de l'un à l'autre?»

Christian de Goustine, *La torture*

la prisonnière ressemblait à un pop-corn saisi dans
un moment intemporel de santé

de l'huile de lin sous les yeux
assise sur ses jambes
les faux-cils pendants
un restant de rouge à lèvres jaune orange
une blouse en organza jaune à frills
sous une cape boursouflée
hérissée comme un perroquet
une abusée, Vénus Velvet
une cellule portative dans la cave où Emma
s'empressa d'y placer sa victime nue
comme un petit hamster chéri, sorte de petit
cochon sauvage, elle pourrait la manger à la
manière inca.
racée, et d'un mutisme boudeur, sa peau blanche à
peine velue, Vénus Velvet réfléchissait d'obscur
châteaux souabes.
enfouie dans les bottes de foin perçaient alors
ses yeux comme des pavots bleus de l'Himalaya.
illuminée, perverse, solitaire, inventeuse
d'évangile.
Emma détient ce surprenant sacré.
la petite rampe le long des parois, son nez romain
reniflant la paille de son exhibit
ses cheveux champagne raffent le foin, pâles comme
un lilas au vent que le ventilateur froid soulève
en chutes péruviennes et en rosettes dans la
frange
et le spot fixe ne la réchauffe pas
sur le sol jonché de journaux, de brin de scie, de
fumier, de pulpe de betterave, de feuilles de
laitues jaunies, de feuilles de choux-fleurs.
La meilleure façon de l'attraper : glisser une main
sous son ventre, l'autre bras retenant les
épaules,
puis atteinte d'un soubresaut de paludisme, Emma
d'un grand coup de poing, lui cassa les dents :
– «Tu n'es pas la grande Lilith vierge»,
haletait-elle.
Peu à peu les mites infecteraient ses plaies,
attaquant ses cheveux qui tomberaient par plaques.

Emma lui avait brûlé les joues,
stoïcisée, la fugitive ne criait plus
au milieu des transmissions, des enjoliveurs volés
Superstitieuse, proche de magie et luxure, elle
lui ouvrit la bouche de force avec ses doigts et
tira jusqu'à ce que les coins se fendissent
elle roule un tisonnier sur les seins brandis, au
hasard un peu partout sous les aisselles
les hanches
elle lui plante des aiguilles sous les ongles, lui
rougit la plante des pieds.
Pas de règle pour les aventurières.

tuée le matin
dessert au fer forgé ou au sapin
parfum à l'huile de moteur
elle a pris feu dans son bain d'acide
comme celles qui ouvrent la mer et volent à marée
basse
d'un blues décrépît
jamais d'un pays ou d'un autre
elle sera la fée du thé et des médicaments
pour qui dans les bains arabes
nous aurions nagé peut-être notre peine

morte tellement souvent
éventrée sous le couteau sacrificiel ou bien dans
un taudis clochard de centre-ville
morte d'avoir trop bien incarné la
marionnette-femme, d'avoir signifié simplement
qu'elle n'est pas ce qu'on désire d'elle.
morte de rien, comme ça, de peur, de tristesse,
empoisonnée, étouffée, morte violente,
silencieuse...
sylphide elle n'aurait vécu que quinze ans sur
cette planète toute de soie et de maquillage
phosphorescent
son corps d'ange ressemble tellement à celui d'une
femme que c'en est un crime.

les femmes ne dorment pas, elles pleurent, elles se
révoltent, elles errent, elles prient, elles tuent
sous les pieds rapides de la passion

de sa vie, l'histoire ne fait même pas un théâtre.

Des perles fanées jeunes, la shérif en avait
trouvé dans les fossés, les vestibules, les
ruelles, les champs.